

François Boisdon

Varités d'apparolages ?

Mon titre reprend deux termes évoqués par Lacan. *Varité* est un mot qu'il utilise dans son séminaire de 1976-1977 dans l'expression « varité du sinthome » : « Ce que l'analysant dit en attendant de se vérifier, ce n'est pas la vérité, c'est la *vari(é)té du sinthome*¹. ». Ce mot est fabriqué par Lacan de la contraction des mots « vérité » et « variable » avec l'idée que la vérité est variable pour chaque sinthome, c'est-à-dire pour chaque sujet... au langage, chaque sujet pris dans le langage et dans *lalangue*. *Apparolage* est tiré du terme « s'apparoler » qu'emploie Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse* et sur lequel je vais faire un commentaire.

Ce titre m'est venu en réfléchissant sur quelques cas de jeunes enfants psychotiques, dont j'ai voulu essayer d'éclairer la logique, et sur ce qui semble-t-il « s'opère » dans le travail fait avec eux autour de cet « apparolage ». (À partir de cette question, se pose par ailleurs une réflexion qui serait à faire concernant ce qu'on appelle les troubles du langage et tous les symptômes orthophoniques, soit la question des effets du lien particulier au langage et à *lalangue* en jeu pour chaque sujet quelle que soit sa structure.)

« S'apparoler à l'appareil »

C'est dans *L'Envers de la psychanalyse*² que Lacan utilise, me semble-t-il pour la première fois dans son séminaire, le terme d'« apparollé ». C'est un mot qu'il n'a pas repris à ma connaissance et qu'on retrouve un peu plus tôt dans sa préface à la thèse d'Anika Lemaire³.

1. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 18 avril 1977.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 57.

3. J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 398. Première parution : J. Lacan, « Préface », « Ce Noël 69 », dans A. Lemaire, *Jacques Lacan*, Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1977.

Je vais essayer d'expliquer pourquoi je l'ai relevé, sans doute en le tirant au-delà de ce que Lacan en fait à ce moment-là.

Dans ce séminaire où il amène notamment son projet de travail sur le « champ lacanien », où il réfléchit donc à la question de la jouissance sur un versant énergétique, Lacan dit entre autres que l'être humain n'est que « l'humus du langage ⁴ ». *L'humus* est, comme l'indique le dictionnaire, la « matière organique du sol issue de la décomposition des végétaux ». C'est une formule équivalente à celle du sujet comme effet du signifiant, avec cependant une dimension de fermentation à mettre en série avec ce que Lacan va amener dans « Radiophonie », où il parle de l'inconscient comme « dépôt, alluvion du langage ⁵ », et, dans la suite de sa recherche, dans « Lituraterre », où il évoque le ruissellement, et, dans sa conférence à Genève de 1975 sur le symptôme, où il parle de « l'eau du langage [qui] se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritits avec lesquels [l'enfant] va jouer ⁶ ». On pourrait donc dire que quelques détritits, dépôts vont se cristalliser et former l'humus.

Et Lacan poursuit ce passage en disant que l'être humain « n'a qu'à s'apparoler à l'appareil ⁷ ». L'appareil, c'est ce dont il a parlé quelques pages avant, c'est le signifiant qui appareille la jouissance. C'est la thèse notamment abordée dans le séminaire précédent, *D'un Autre à l'autre*, où Lacan étudie l'incidence du signifiant sous son aspect réel « logico-structural », c'est-à-dire la façon dont la structure affecte réellement la question du sujet et de sa jouissance.

Appareillés par la structure du langage : on pourrait dire conditionnés. La jouissance en tant que première est illusoire puisque c'est l'appareillage du signifiant qui fabrique cette dynamique entropique de la jouissance perdue qui serait à retrouver et qui fait la répétition de la perte structurale du « rapport vide insistant ⁸ ». C'est donc ce

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57.

5. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autre écrits, op. cit.*, p. 417.

6. J. Lacan, conférence annoncée sous le titre « Le symptôme » prononcée au Centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, dans le cadre d'un week-end de travail organisé par la Société suisse de psychanalyse. Parue sous le titre « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 57.

8. C. Soler, *Le Séminaire répété, La Répétition dans l'expérience analytique*, cours 2009-2010/1991-1992, FCCI-CCP, p. 78.

que développe Lacan spécialement dans le séminaire de 1968-1969, *D'un Autre à l'autre*, où il a commencé à poser la question de ce qu'il appelle « le champ de la jouissance », soit « tout ce qui relève de la distribution du plaisir dans le corps ⁹ ».

Donc, première incidence réelle du langage dégagée par Lacan : le signifiant fait la structure de la jouissance, appareille la jouissance en conditionnant son entropie.

Mais se dessine peut-être dans *L'Envers* une dimension de plus dans cet appareillage, car, comme Lacan le dit quelques pages plus loin, « le langage nous emploie et c'est par là que ça jouit ¹⁰ ». Phrase qui préfigure peut-être – parce que c'est quand même la dimension entropique qui prévaut dans ce séminaire – ce qu'il va repréciser plus radicalement dans *Encore*, où il reprend cette idée d'appareillage de la jouissance *à/par* – il y a ces versants intriqués – *lalangue*. C'est le pas supplémentaire fait par Lacan au moment de ce séminaire : cette mise en relief de *lalangue*, soit cette dimension réelle, « motérialiste » du langage en deçà du langage sémantique. Cela amène cette nouvelle définition (entre autres) de l'inconscient comme « cohabitation avec lalangue ¹¹ ».

Il y a donc la jouissance qui manque, négativée, « l'opération réelle introduite par l'incidence du signifiant ¹² », mais il y a également celle qu'il y a dans la prise dans le langage, et plus fondamentalement dans *lalangue* et son insertion au corps. Voilà qui donne une dimension supplémentaire au champ de la jouissance, qui n'est plus seulement entropique mais aussi abordé du côté de ce qui en fait la substance en exercice, c'est-à-dire, comme le dit Lacan, que « l'être en parlant jouisse ¹³ ».

Se joue là aussi ce qu'il a appelé à un moment d'étape de son élaboration dans « Radiophonie », à la fin de *L'Envers* : la « corpsification ¹⁴ ». C'est-à-dire comment le langage (ce qu'il appelle le corps du symbolique) fait le corps dans la manière de s'y incorporer. Soit

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 224.

10. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 74.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 149.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 95.

14. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 409.

comment il est venu s'insérer au/dans le corps comme substance jouissante en la partialisant, la morcelant. Du corps comme lieu de l'Autre ou même comme « lit de l'Autre », où se montent les pulsions, qui sont, selon la formule de 1975, dans *Le Sinthome*, « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ¹⁵ ».

Ce mot, « apparoler », est construit à la fois comme « appareillé » et sur le mot « parler », qui transforme le mot « parler ». Il fait également penser à un autre mot construit par Lacan, « appensé ¹⁶ », quand il dit qu'on pense contre un signifiant, soit qu'on s'appuie contre un signifiant pour penser ¹⁷.

Il me semble – c'est ce que je soumetts à discussion et à réflexion parce qu'il y a une complexité liée à la délimitation et l'articulation à faire entre *lalangue*, langage, parole et objet voix – que ce terme d'*apparoler*, d'*apparolage* peut resservir au-delà de *L'Envers*, dans la mesure où il pointe ce qu'il y a de « prise » dans l'appareil, donc, en utilisant le terme de Lacan, d'« apparolage à l'appareil » et pourrait-on dire d'« enrôlement ». Comme on peut le dire de quelqu'un qui s'enrôle dans l'armée, soit qui y entre, qui s'y engage corps et âme et pour lequel le discours du recruteur a eu de l'effet. Il y a été en partie enrôlé, il est enregistré sur les rôles comme on le disait au XIII^e siècle ¹⁸, les rôles étant ces feuilles roulées portant un écrit. Ce qui s'écrit là est ce qui est venu s'inscrire comme trace de jouissance.

Je fais là une petite parenthèse : Lacan emploie un peu plus tard, en avril 1977, un autre terme assez étonnant, celui de « roulure ». Il dit : « [...] il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire comme je l'ai fait remarquer, en invoquant mon petit-fils, l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui *lalangue*, que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, *lalangue* ce qui équivoque avec "faire-réel ¹⁹" ».

C'est lors d'une précédente séance, évoquant son petit-fils Luc, qu'il définissait l'inconscient en disant que les mots lui entraient dans la tête et que c'était pour ça qu'il avait une grosse tête. Lacan pointait

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

16. J. Lacan, *Le Moment de conclure*, inédit, leçon du 20 décembre 1977.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 155.

18. Cf. le *Dictionnaire historique de la langue française*, tome III, Paris, Robert, 2006, p. 3278.

19. J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre, op. cit.*, leçon du 18 avril 1977.

là le sentiment pertinent que l'enfant avait « que de parler c'est parasitaire ²⁰ ». L'enfant sentait bien la dimension réelle du langage, la « motérialité » s'accumulant dans sa tête, soit que c'était quelque chose qui restait quand même extérieur, « imposé », comme Lacan le note au sujet de la présentation de « l'homme aux paroles imposées ²¹ ».

Ce terme de roulure porte moins sur la dimension de jouissance respective de l'analysant et de l'analyste que sur la topologie d'enroulement du sujet, Lacan insistant dans les premières séances sur la structure torique du sujet. Je crois que cela renvoie à l'usage qu'a ce terme de roulure d'un point de vue technique. Soit à un état de ce qui est enroulé sur soi-même et aussi à cette définition utilisée en sylviculture : « La roulure comme défaut des arbres faisant que certaines couches du bois n'adhèrent plus aux autres. C'est une fente tangentielle (qui suit la direction d'un cerne), séparant, sur une longueur et une hauteur très variables, deux portions du bois d'une même tige. »

Cela s'accorde avec cette idée de séparation d'avec le prétendu noyau traumatique cherché par Freud, qui ne serait autre que l'effet de l'apprentissage de *lalangue* comme véritable traumatisme. Mais le terme évoque aussi cette dimension de prise « enroulée » dans *lalangue*. (Et on pourrait alors, en reprenant le terme d'enrôlement que j'ai évoqué plus haut, forger celui d'« enrôlure » et même d'« enrôlure » pour y ajouter la dimension pulsionnelle...)

Donc, chaque sujet s'apparole, est pris dans le langage et s'y accole (on retrouve l'idée d'appui), s'y noue, s'y insère, d'une manière particulière. C'est la question de l'imprégnation. « *Il* » y est pris (il faut l'Autre et son « bouillon de langage », comme Lacan le dit dans son séminaire du 18 avril 1977, et il s'agit de tout ce que va porter la langue maternelle, que Lacan réfère au mode de parler qui entoure « les premiers soins », donc de l'incidence de l'Autre, de l'incidence de la rencontre des mots sur le corps, c'est-à-dire de la question du « savoir qui affecte le corps ²² »). Et, « *il* » s'y insère dans l'usage : particularité de l'insertion de jouissance de *lalangue* propre à chacun et dans le langage. Les deux faces sont entremêlées.

20. *Ibid.*, leçon du 8 mars 1977.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, op. cit., p. 95.

22. J. Lacan, « ...ou pire », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 550.

On pourrait peut-être dire, en poursuivant avec cette image de l'eau du langage et reprenant une autre formule de Lacan, que pour certains sujets la pluie du langage semble un temps leur glisser dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. Elle semble au départ rester comme un élément seulement sonore extérieur ou comme une langue étrangère qu'ils vont devoir s'approprier. (Tel cet enfant psychotique suivi par une collègue orthophoniste et que les enfants de sa classe prenaient pour un étranger comme il ne parlait pas et semblait ne rien comprendre. Il entra progressivement dans le langage un peu à la manière d'un aphasique, en utilisant beaucoup de sortes de périphrases, comme l'expression « frotte-à-dent » pour désigner une brosse à dents.)

Lacan, lui, évoque plutôt la sensibilité assez « naturelle » de l'*in-fans*, sa pente à entrer dans le langage ou l'aspect constitutionnel de la résonance de la parole, mais ramène aussi cela à sa pratique d'analyste, avec des sujets qui, s'ils viennent solliciter l'analyste, prouvent qu'ils ont entendu quelque chose. Mais il pose quand même cette question lors de sa conférence à Genève : « Il y a des gens qui peuvent peut-être n'entendre que le brouhaha, c'est-à-dire que ça jaspine tout autour ²³ », qui sont donc plus sur un versant purement réel de la langue.

Il y aurait donc des apparolages différentiels, en conséquence de quoi il y aurait des affects différenciés, soit des « effets » différenciés de l'incidence de *lalangue* et du langage, en fonction des apparolages particuliers, puisque l'incidence du signifiant ne serait pas la même pour tous. D'où des rapports différentiels au corps, au montage pulsionnel, à l'espace et au temps et à la parlotte.

Pourrait-on parler alors de varité d'« alangage » avec l'entrée en jeu de plusieurs dimensions ? *I. e.* de la façon dont les « sujets » « s'alavoisent » : où se pose la question de l'incorporation de l'objet voix, là où serait la position de refus radical de l'autiste. De la façon dont ils s'« allalanguisent », soit de la façon dont ils entrent dans *lalangue*, dans le babillage, dans le *mamamais* ²⁴ ou le *lalalé*, la « chanson de l'Autre ²⁵ »,

23. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*, p. 5-23.

24. Cf. les travaux de M.-C. Laznick dans *Les Cahiers de Préaut*, n° 2, Paris, L'Harmattan, p. 129-142.

25. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 36.

selon l'expression de Colette Soler, la prosodie de l'Autre. Et de la façon dont ils s'« allanguissent », soit de la façon dont ils entrent dans la langue comme code à l'oral, à l'écrit et à la lecture.

Il ne s'agit pas ici d'une suite développementale mais d'une variété propre à chaque sujet d'entrer dans les différents aspects du langage (parole, dessin, écrit, lecture).

Cet appareillage différentiel apparaît peut-être de manière plus visible dans la clinique des petits enfants et plus particulièrement d'enfants psychotiques pour lesquels se poserait la question d'une pente plutôt schizophrénique, où, selon l'ancienne formule de Lacan, « tout le symbolique est réel ²⁶ », où le sujet traite les mots comme des choses, ou plutôt d'une pente à la maladie de la mentalité. C'est là que nous sommes peut-être amenés à intervenir avec ces enfants, soit à nous insérer dans leur appareillage.

Pour conclure

Lacan insistait dans son commentaire à propos du petit Hans sur le fait que, dans le travail analytique, il importait fondamentalement que le sujet « trouve à qui parler ²⁷ », ce qui me semble une formule vraiment efficiente cliniquement. Mais il y faut préciser, avec Lacan, ce que parler veut dire et là, différence d'avec la psychothérapie, réévaluer radicalement le statut de la parole. C'est là où ce terme d'appareillage me semble d'un usage tout à fait intéressant, puisqu'il prend en compte la dimension de l'inconscient réel, c'est-à-dire l'incidence de l'incommensurable lien d'imprégnation à et de *lalangue*, au et du langage pour tel ou tel sujet, notamment psychotique.

Ainsi, certains sujets psychotiques qui nous sont adressés spécialement pour des troubles du langage manifestent en effet comment l'appareillage est chose singulière à la fois dans ses manifestations et dans ses évolutions et comment nous (psychanalystes mais également orthophonistes, psychomotriciens, soignants) pouvons venir, éventuellement, nous insérer dans leurs manières de s'appareiller et les accompagner un temps parfois long sans préjuger de la

26. J. Lacan, « Réponse au commentaire de J. Hyppolite », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 392.

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 344.

mensuel 66

suite (sans préjuger de l'organisation de leur psychose, de possibles décompensations ou déclenchements futurs) en suivant en un certain sens cette indication tout à fait précieuse de Ferdinand de Saussure selon laquelle « la langue est une robe couverte de rapiécages faits de sa propre étoffe ».

Rennes, 18 juin 2011